

UNE SCIENCE VIVANTE

LA TOPOGRAPHIE HISTORIQUE DE ROME

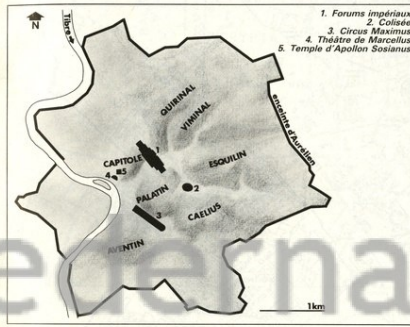
La topographie historique de la Rome antique constitue en soi une discipline d'une rare complexité, où seuls quelques spécialistes peuvent se risquer à tracer leur sillon. Aussi souffre-t-elle, aux yeux d'un public parfois mal informé, de la dépréciation vague qui s'attache aux recherches de pure érudition, paraissant se développer pour elles-mêmes, dans un climat de dilettantisme esotérique. Le Stendhal des *Promenades dans Rome* avait donné le ton : « Les phrases de ces pauvres gens (il parle des « savants » qui essaient de mettre un nom sur les vestiges du Forum) sont bien ridicules ; aussi ne faut-il point les lire : toute discussion, même bien conduite, diminue le plaisir du voyageur, et ôte quelque chose à la beauté des ruines admirables de l'Antiquité ». Au mieux, ce qu'on attend des topographes, c'est un panneau avec un nom au pied des monuments les mieux conservés, et une restitution graphique, ou de préférence une maquette, qui aide à voir en trois dimensions ce qui ne subsiste plus, généralement, que sous une forme résiduelle et parfois misérable. D'ou le succès, mais aussi les ravages, de ces « plasticiens », de ces plans de Rome tellement évocateurs — celui de Bigot en France par exemple, ou celui, par ailleurs excellent, du Museo della Civiltà Romana — qui figent dans une apparence séduisante et définitive un état, qui peut être outrageusement composite, du paysage urbain de la capitale de l'Empire à son apogée ».

A vrai dire, chacune des découvertes en ce domaine, aussi ténue qu'elle paraisse, contribue à plus ou moins brève échéance, à mieux assourcir notre connaissance, non seulement du visage de la ville antique pour une période donnée, mais aussi de sa vie politique, de son art, de sa culture, de son idéologie. Situer un monument à sa place, identifier exactement des vestiges, modestes ou importants, retrouver le tracé sinués d'une voie, c'est, lorsqu'il s'agit de Rome, autre chose que trancher une étroite querelle d'études locales. C'est souvent se donner le moyen de recomposer un « modèle monumental ou urbanistique, appelé à faire école dans de nombreuses autres cités — que l'on songe par exemple aux progrès enregistrés dans la compréhension des vestiges de Cosa ou de Paestum grâce à la mise en place du Comitium archaïque de Rome —, de saisir concrètement le fonctionnement d'une institution ou le déroulement d'une cérémonie, qui intéressent toute la Romanité — la vision plus cohérente que nous avons maintenant de l'évolution spatiale et de l'organisation des « tribunaux » du Forum républicain à de multiples incidences sur la reconstitution en plan d'un fragment d'une eau forte de Luigi Rossini du début du 19^e s. « Panorama de la Rome antique et moderne », montrant au premier plan le temple de Venus et de Rome avec l'entrée des forums à droite ; au second plan, le Colisée et l'arc de Constantin ; au fond à droite Saint-Jean-de-Latran.

et en élévation des basiliques provinciales et de leurs annexes — ; de préciser aussi, dans d'autres cas — et parfois dans les mêmes — le sens d'un épisode historique ou la portée d'une évocation littéraire ; mentionnons seulement l'importance de la topographie du Capitole pour la définition des circonstances du meurtre de Tiberius Gracchus, ou celle de la partie méridionale

du Champ de Mars pour la localisation de celui de César, on sait aussi ce qu'apporte la connaissance de la Rome augustéenne à la lecture de certains passages du chant VIII de l'Énéide, entre autres. Or, en l'espace de deux décennies, de véritables séismes ont secoué la vulgate communément admise depuis la fin du siècle dernier : non seulement des pans entiers du tissu urbain se sont recomposés sous nos yeux, mais des secteurs réputés connus ont changé de nom, et parfois de forme ou de place. Sans prétendre restituer ici toutes les étapes de cette aventure archéologique et historique, qui demeure l'une des plus fécondes de notre temps, nous voudrions, par-delà ses multiples acquis ponctuels, en dégager quelques enseignements, en réfléchissant à l'occasion sur les méthodes suivies par ceux qui en furent les principaux acteurs. Car l'expérience vaut aussi d'être scrutée pour sa valeur épistémologique.

Les éléments dont disposent les topographes de l'« Urbis » sont de deux mondes différents, qui requièrent deux modes d'approche spatiales, les textes, littéraires ou épigraphiques, et les vestiges monumentaux. La cartographie de Rome, ce qui que les premiers y révélait une importance décisive. C'est même de leur examen systématique qu'ont surgi, au cours de ces dernières années, les découvertes les plus bouleversantes. A quoi s'ajoutent les indications combien précieuses, et uniques en leur genre, du célèbre plan de marbre d'époque sévérienne, la *Forma Urbis* dont deux éditions monumentales, en 1950 et en 1980 — les premières, faut-il le rappeler, à reprendre l'analyse scientifique globale du



La situation créée par la découverte de G. Gatti ouvrait à la recherche des perspectives immenses, de cette plate-forme nouvelle, ce qu'on découvrait c'était un véritable champ de ruines : de très nombreuses hypothèses se trouvaient sapées, et il fallait reconstruire toute la frange méridionale du Champ de Mars à partir de cette localisation désormais assurée du Circus Flaminius. Sans parler de la délimitation respective des quartiers in Campo et in Circo, ce qui se trouvait remis en question c'était, parmi une foule d'autres identifications, celles des temples de l'axe sacré du Largo Argentina, du temple de Bellone, de la *Villa Publica* etc. Dès 1967 F. Coarelli, en un article célèbre, déléguait les grandes lignes de la méthode et posait les questions essentielles. A partir de la localisation du temple de Bellone dans les vestiges du sanctuaire situé derrière le théâtre de Marcellus, à côté de celui d'Apollon, il reprit de proche en proche l'axe suivi par de nombreux chercheurs nationaux et étrangers, la topographie de toutes les régions occidentales de la ville. Nous rappellerons seulement ici l'une des contributions les plus décisives de F. Coarelli, dont la portée historique dépasse largement le cadre toponymique — s'appuyant sur la remise en place d'un fragment de la *Forma Urbis*, due à L. Cozza, il définit l'« area » du Largo Argentina comme la *Porticus Minucia veteris*, fondée en 110 av. J.-C., et celle du portique adjacent, d'époque impériale, comme la *Porticus Minucia frumentaria*, du nom des distributions de vivres — *frumentationes* — qui s'y déroulaient. De là devait découler, par recoupement et élimination, une série d'autres identifications dont, bien sûr, celles des temples du Largo Argentina eux-mêmes, qui n'ont rien à voir avec les propositions avancées jadis par le fouilleur, G. Marchetti-Longhi. Ainsi ressurgit dans sa vérité monumentale et institutionnelle l'un des sites les plus vivants de la Rome tardorépublicaine : de nombreux textes, de Cicéron en particulier, relatifs aux menées de Clodius, à la reconquête de Pompée et aux distributions frumentaires du 1^{er} s. av. J.-C. prennent dès lors, comme à la montre C. Nicolet, un relief, une précision et une cohérence qu'on ne leur avait jamais connus.

document, depuis l'édition de H. Jordan en 1874 ! — ont singulièrement réduit le nombre des fragments non identifiés, et permis la restitution planimétrique de quartiers dont, souvent, ne subsiste au sol aucune trace appréciable.

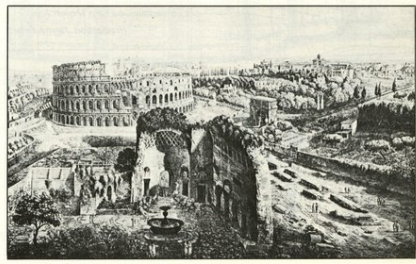
Les milliers de pièces étroitement imbriquées d'un gigantesque puzzle

Les informations tirées de ces trois séries documentaires s'organisent, ou tendent à s'organiser, à chaque phase de la recherche, en un gigantesque puzzle, constitué de milliers de pièces étroitement imbriquées. Il suffit que l'une d'elles soit déplacée pour que se déclenchent de véritables réactions en chaîne, dont il faut souvent des années pour enregistrer les conséquences spatiales et historiques. Deux exemples suffiront à donner une idée de ce phénomène, caractéristique des systèmes clos, où chaque détail n'a de sens que par rapport à l'ensemble, où chaque ensemble se définit dans une visée diachronique extrêmement vaste, et où l'échafaudage des certitudes les plus solidement ancrées peut donc s'écrouler d'un coup, parce qu'une donnée nouvelle, ou jusqu'ici méconnue, souvent d'apparence mineure, vient rompre l'hypothèse de départ. C'est précisément ce qui se produisit en ce

jour de 1960 où G. Gatti émit l'idée que l'endroit où l'on situait traditionnellement le Circus Flaminius devait être, en réalité, occupé par le théâtre et la « crypte » de Balbus : le cirque lui-même, dont on croyait reconnaître jusqu'alors l'extrémité semi-circulaire sous le Palazzo Paganica, se trouvait plus au sud, parallèlement à la rive du Tibre, à l'ouest du théâtre de Marcellus. A l'origine de cette intuition, très argumentée des ses premières présentations, deux démarches convergent, qui allaient bientôt confirmer des fouilles à l'emplacement du théâtre : la relecture des textes comportant la mention in Circo, dont F. Castagnoli avait eu le mérite de montrer antérieurement la valeur topographique, et le « collage » de nouveaux fragments de la *Forma Urbis*, dont des inscriptions, partiellement conservées, évoquaient les édifices en question. Très vite, les connaisseurs saisirent l'importance de cette inversion de deux monuments, dont l'un était éponyme d'une région de la ville, même si, dans un premier temps, on pouvait croire qu'elle n'affectait qu'une zone relativement secondaire, et en toute hypothèse peu étendue. Il s'agissait d'un déplacement d'une véritable « pierre angulaire », et G. Lugli, dès juillet de cette même année, appela, dans un grand quotidien romain, tous les archéologues à la rescousse : il y avait, disait-il, de l'ouvrage pour toute une génération. Et il ne se trompait pas.

Circuit et limites de la Voie Sacrée, l'une des rues les plus célèbres de la Rome antique

Le second exemple, moins bouleversant en apparence, mais riche aussi de potentialités, qui se dévoilait progressivement, c'est la définition, récemment proposée par le même F. Coarelli, du circuit et des limites



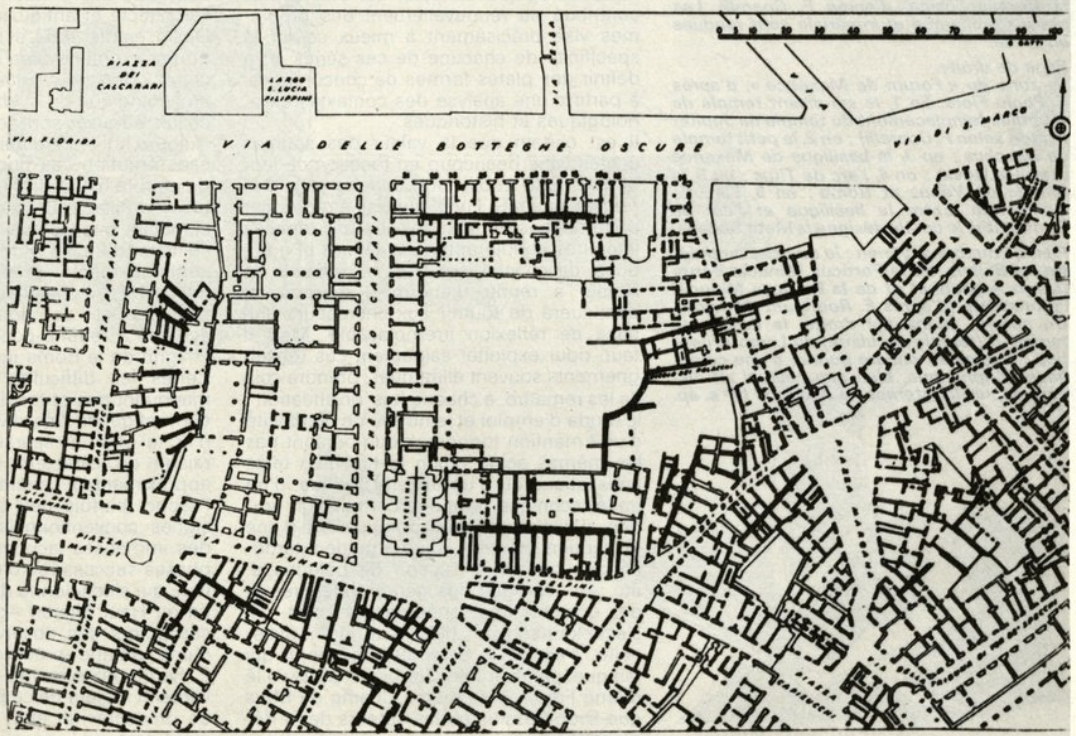
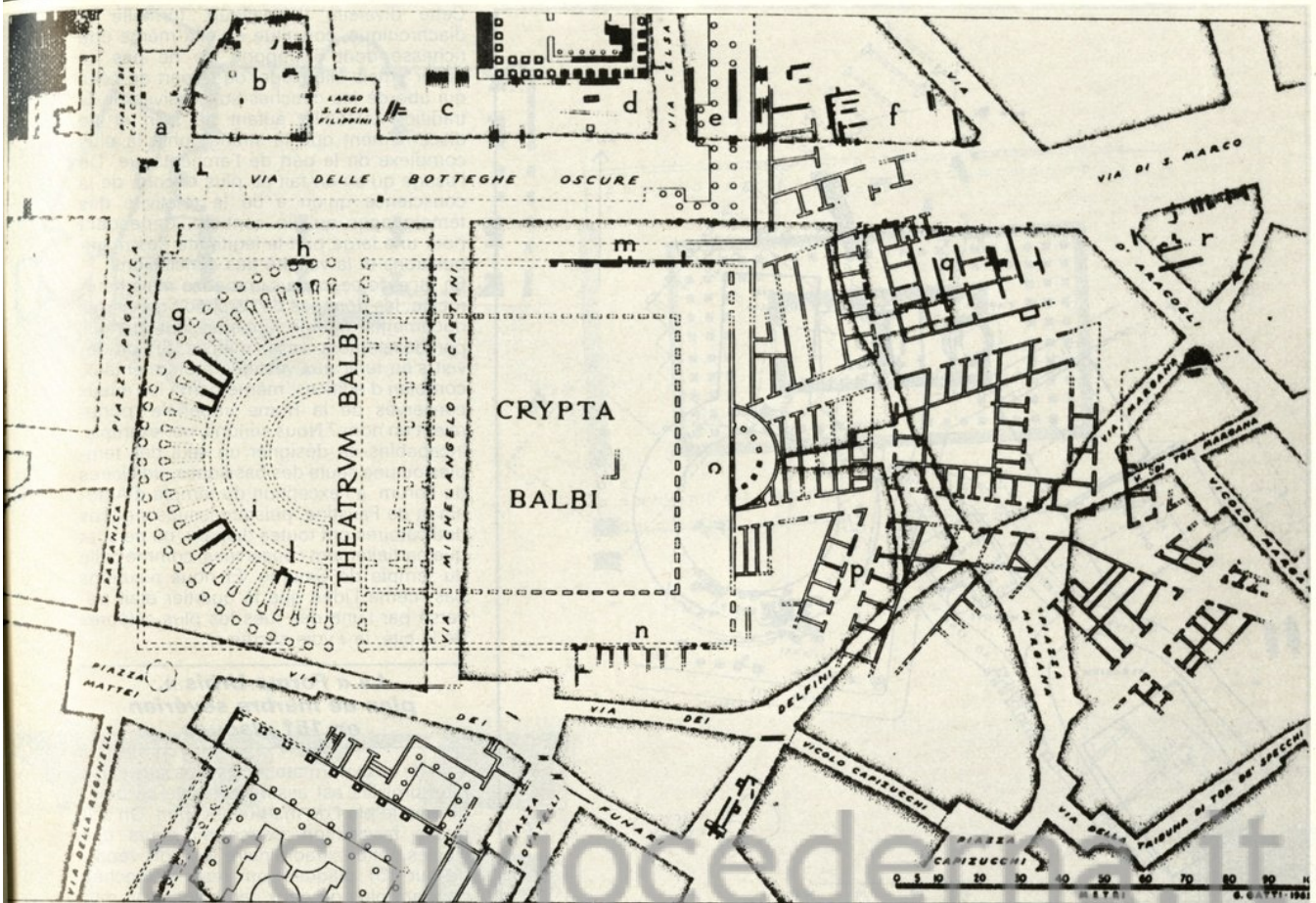


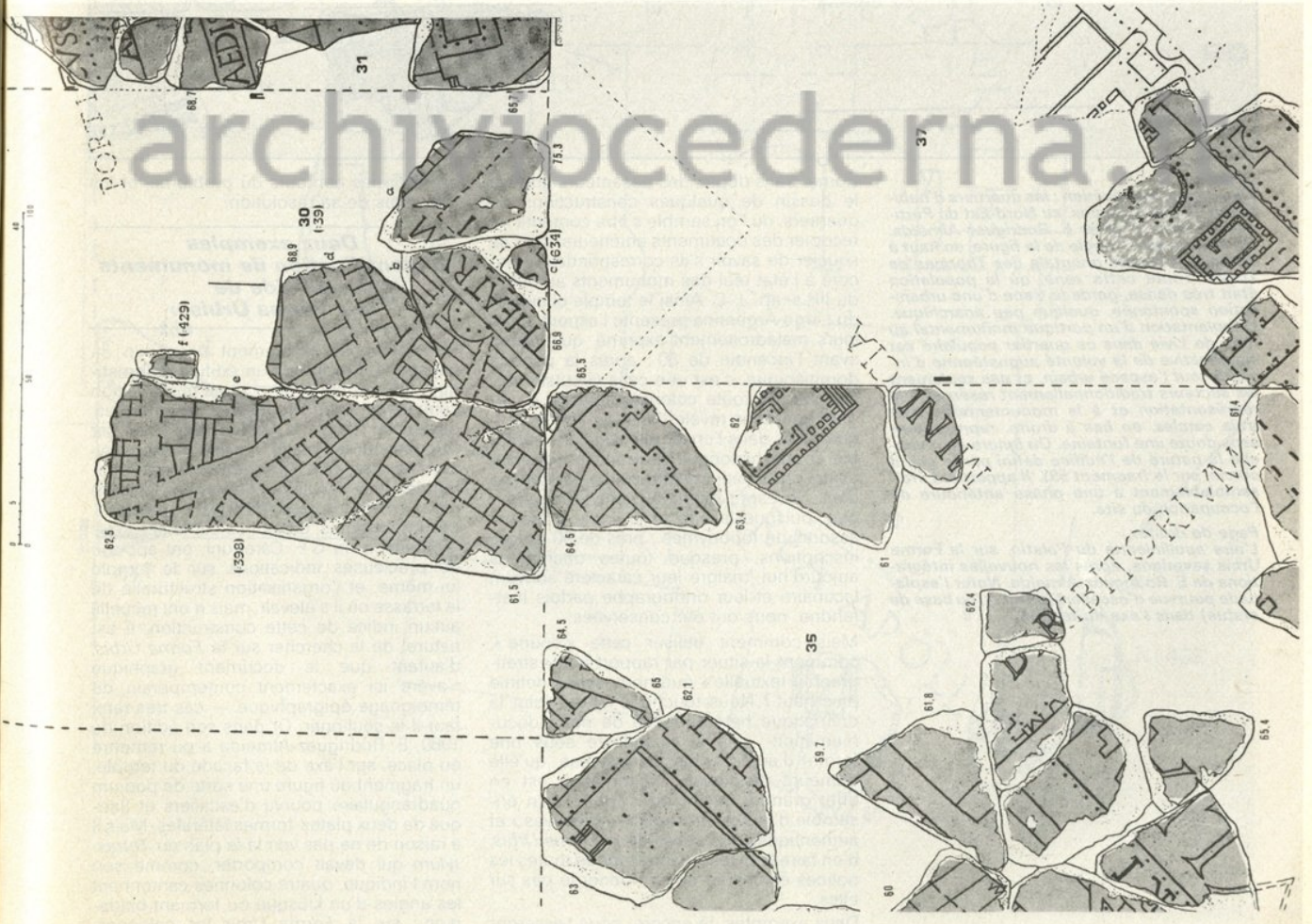
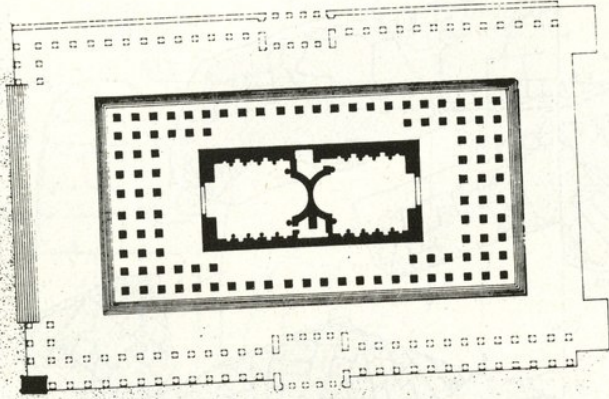
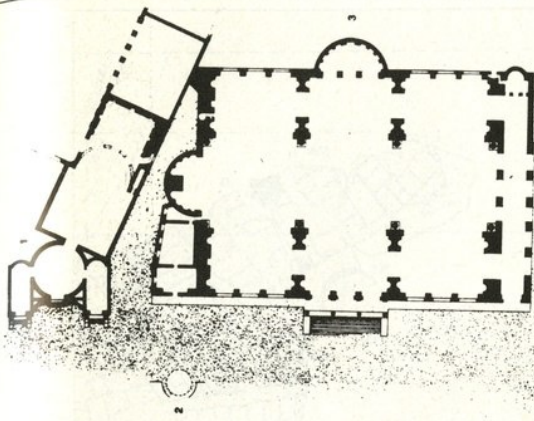
Ci-dessus.
Délimitation des zones archéologiques de Rome, à l'intérieur de la muraille aurélienne (d'après A. La Regina).

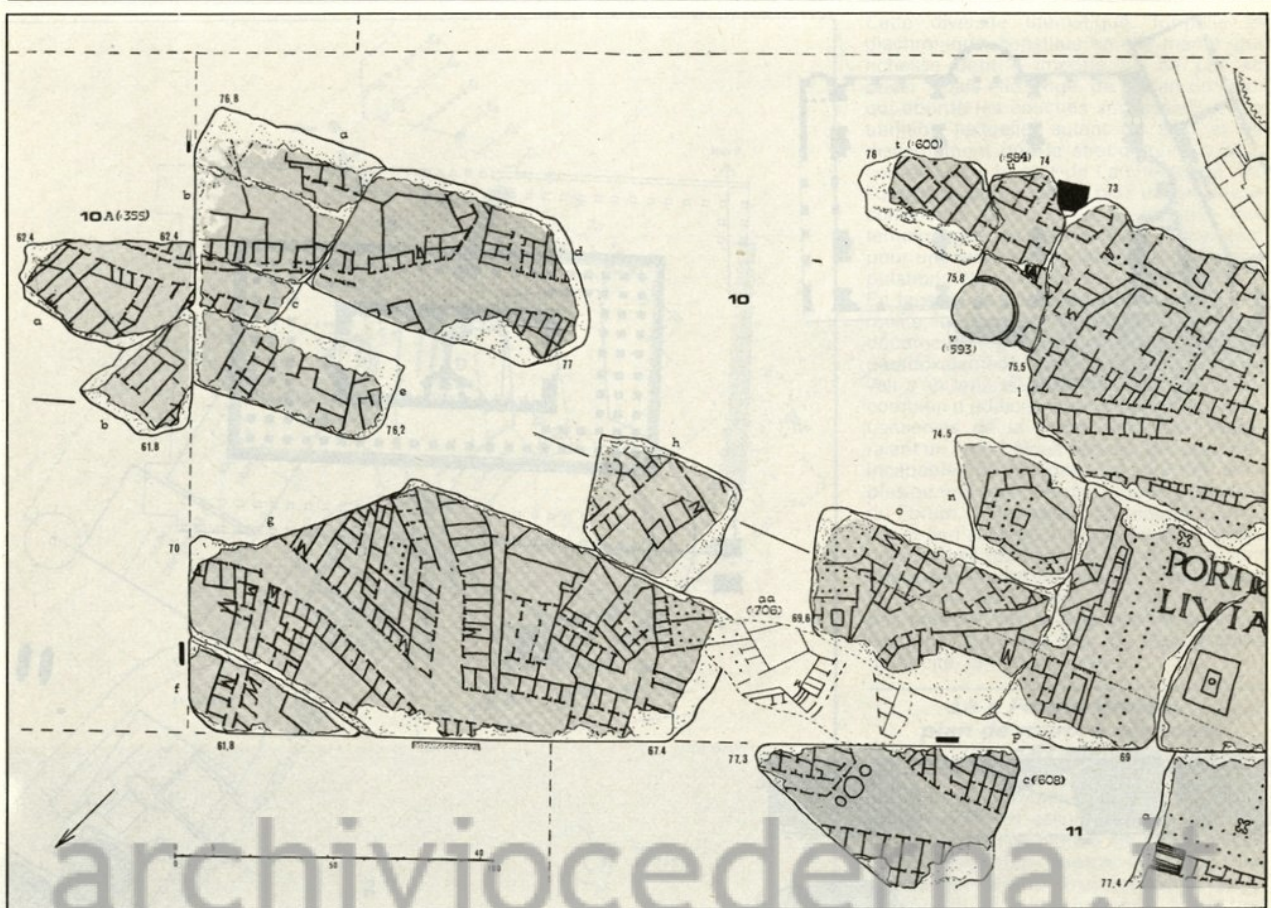
Page de droite.
Le secteur du théâtre et du quadriportique de Balbus, d'après G. Gatti. En haut restitution ; en bas empreinte des structures antiques dans le tissu urbain actuel.

de la *via sacra* : la translation de celle-ci, de la frange sud-ouest du Forum, où elle régnait traditionnellement, à la frange nord-est de la même place, ainsi que la localisation de son extrémité orientale à la hauteur de la *domus publica*, et non plus de l'arc de Titus, permettent de résoudre de nombreuses apories ; elles modifient profondément l'idée qu'on se faisait de ce secteur de la plus ancienne ville, en établissant de façon mieux assurée la limite entre les régions IV et X. Le temple de Jupiter Stator, qui a si souvent changé de site depuis le XVI^e s. — c'est même à son propos que Stendhal écrit la phrase ironique citée plus haut — semble avoir trouvé ainsi un point de chute définitif : il se serait élevé à l'emplacement

ou tout près du futur temple attribué à Romulus Augustule. Mais ce n'est là que l'une des acquisitions, parmi les plus importantes il est vrai, de cette reprise d'un dossier particulièrement difficile. Présentée sous cette forme rapide, la mise en place d'éléments nouveaux paraît s'apparenter à une sorte de jeu, où il convient surtout de concilier les indications tirées des différentes séries documentaires. En un sens ce n'est pas faux, mais on ne doit pas sous-estimer la complexité, et donc les dangers dudit jeu. L'illusion la plus ruineuse, et qui fut, dans un passé encore récent, à l'origine de nombreuses erreurs ou confusions, consisterait à voir dans les séries en question des catalogues amor-







Ci-dessus.
Plan de marbre sévérien : les quartiers d'habitation du Mont Oppius, au Nord-Est du Portique de Livie, d'après E. Rodriguez-Almeida. On notera, dans l'angle de la figure, en haut à droite, l'extrémité orientale des Thermes de Trajan. Toute cette zone, où la population était très dense, garde la trace d'une urbanisation spontanée, quelque peu anarchique. L'implantation d'un portique monumental au nom de Livie dans ce quartier populaire est significative de la volonté augustéenne d'investir tout l'espace urbain, et pas seulement les secteurs traditionnellement réservés à la représentation et à la monumentalité. Les trois cercles, en bas à droite, représentent sans doute une fontaine. On ignore en revanche la nature de l'édifice défini par le grand cercle, sur le fragment 593. Il appartient vraisemblablement à une phase antérieure de l'occupation du site.

Page de droite.
L'aire apollinienne du Palatin, sur la Forma Urbis severiana, après les nouvelles intégrations de E. Rodriguez-Almeida. Noter l'esplanade pourvue d'escaliers (autel et/ou base de statue) dans l'axe du temple.

Rome. Sans doute, des pesanteurs grèvent le dessin de quelques constructions ou quartiers, où l'on semble s'être contenté de recopier des documents antérieurs, sans se soucier de savoir s'ils correspondaient encore à l'état réel des monuments au début du III^e s. ap. J.-C. Ainsi le temple circulaire du Largo Argentina présente l'aspect, d'ailleurs maladroitement exprimé, qu'il offrait avant l'incendie de 80 ; après la période domitienne, c'est une cella circulaire dépourvue de toute colonne, libre ou engagée, que nous révèle l'analyse archéologique. Mais dans l'ensemble c'est une véritable coupe historique horizontale qui nous est ici proposée, et cette coupe est conçue dans un esprit expressément topographique, puisque le bâti et la voirie y étaient assortis de toponymes ; près de 90 de ces inscriptions, presque toutes déchiffrées aujourd'hui, malgré leur caractère souvent lacunaire et leur orthographe parfois inattendue, nous ont été conservées.

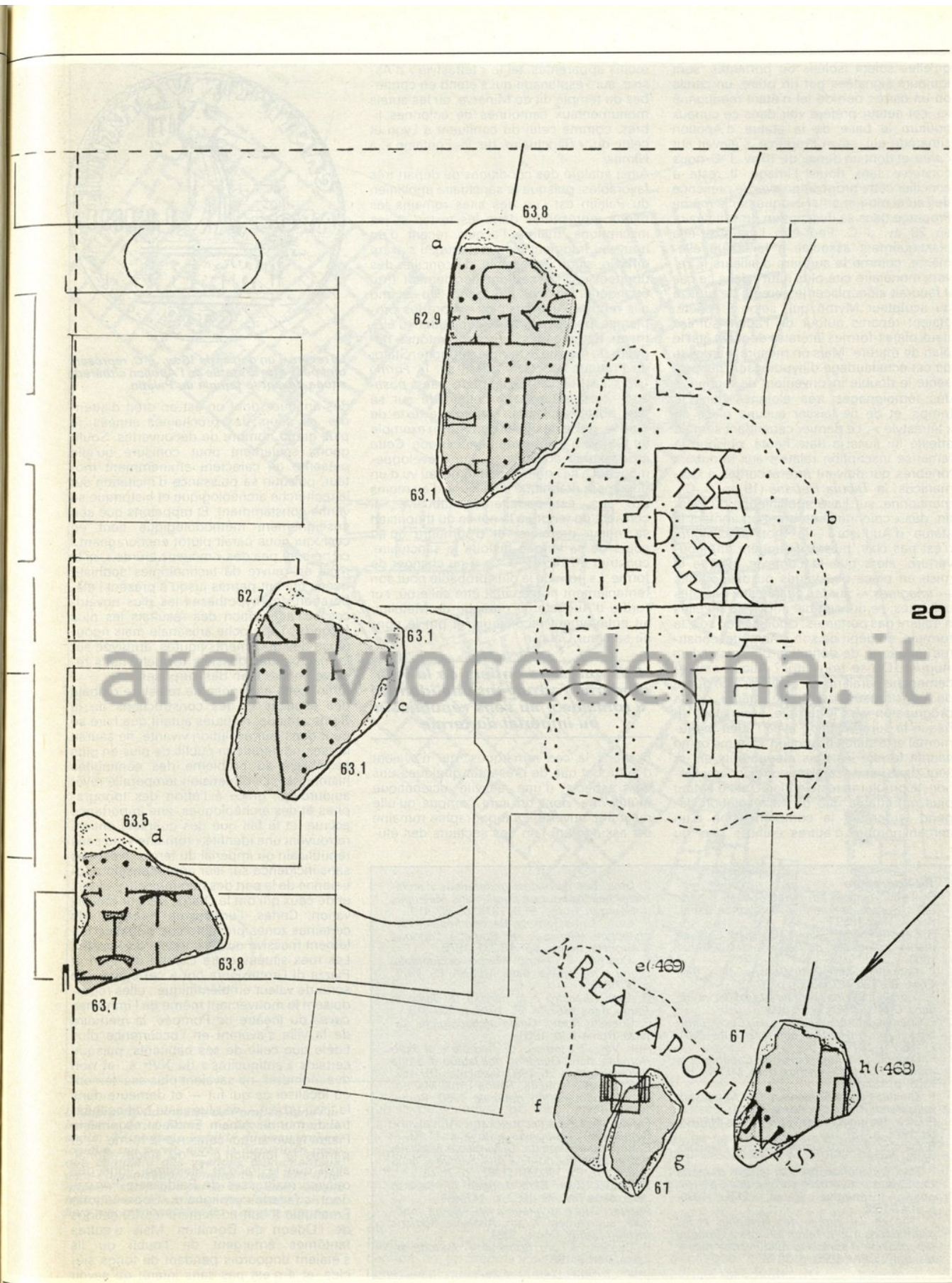
Mais comment utiliser cette « coupe », comment la situer par rapport à la « stratigraphie textuelle » que nous avons définie plus haut ? Nous touchons ici du doigt la dramatique hétérogénéité de notre documentation ; elle se manifeste sous une forme d'autant plus dangereuse qu'elle demeure insidieuse. La tentation est en effet grande, quand on dispose d'un ensemble d'indications aussi « objectives » et authentiques que celles de la *Forma Urbis*, d'en faire le pivot organisateur de toutes les notices écrites, et de lui donner le pas sur elles.

Deux exemples, là encore, nous laisseront

entrevoir les contours du problème, et les difficultés de sa résolution.

Deux exemples d'identification de monuments à l'aide de la « Forma Urbis »

On s'est posé récemment beaucoup de questions à propos d'un édifice énigmatique, qui semble avoir occupé une position centrale sur l'aire circonscrite de portiques, devant le temple d'Apollon construit par Auguste sur le Palatin. Il s'agit du *Tetrastylum Augusti*, que l'inscription commémorant les jeux séculaires de Septime Sévère place en effet *in area Apollinis*. Les fouilles, très importantes, conduites sur le site sous la direction de G.F. Carettoni, ont apporté de précieuses indications sur le temple lui-même, et l'organisation structurelle de la terrasse où il s'élevait, mais n'ont recueilli aucun indice de cette construction. Il est naturel de la chercher sur la *Forma Urbis*, d'autant que le document graphique s'avère ici exactement contemporain du témoignage épigraphique — cas très rare, faut-il le souligner. Or dans son édition de 1980, E. Rodriguez-Almeida a pu remettre en place, sur l'axe de la façade du temple, un fragment où figure une sorte de podium quadrangulaire pourvu d'escaliers et flanqué de deux plates-formes latérales. Mais il a raison de ne pas voir là le plan du *Tetrastylum* qui devait comporter, comme son nom l'indique, quatre colonnes cantonnant les angles d'un kiosque ou formant baldaquin ; sur la *Forma Urbis* les colonnes,



20

qu'elles soient isolées ou portantes, sont toujours signalées par un point, un cercle ou un carré ; rien de tel n'étant mentionné ici, cet auteur préfère voir dans ce curieux podium la base de la statue d'Apollon citharède qui, selon Properce, s'élevait sur l'*area*, et dont un denier de 16 av. J.-C. nous conserve sans doute l'image. Il reste à concilier cette proposition avec la présence de l'autel monumental évoqué par le même Properce dans sa description du sanctuaire en 28 av. J.-C. Peut-être l'*ara* était-elle plastiquement associée à la statue elle-même, comme le suggère d'ailleurs les revers monétaires cités plus haut ; dans ce cas il faudrait alors placer les bœufs de bronze du sculpteur Myron qui, selon le poète, étaient répartis autour de l'autel, sur les deux plates-formes latérales dont fait état le plan de marbre. Mais on mesure la fragilité de cet échafaudage d'hypothèses, qui présente le double inconvénient de recourir à des témoignages très éloignés dans le temps, et de ne laisser aucune place au « tétrastyle » ; ce dernier cependant semble attesté lui aussi à date haute, puisque la fameuse inscription relative aux honneurs funèbres qui doivent être accordés à Germanicus, la *Tabula Hebana* (19 ap. J.-C.), mentionne, sur l'aire apollinienne du Palatin, des « colonnes entourant ou abritant la statue d'Auguste » ; le mot latin *tegitur* n'est pas clair, puisqu'il suggère une couverture, alors que le contexte évoque la mise en place de statues ou de portraits — *imagines* — sur les chapiteaux des dites colonnes, ce qui semble impliquer qu'elles n'étaient pas portantes. Quoi qu'il en soit, la formule, en dépit de son ambiguïté, constitue une sorte de définition de *Tetrastylum Augusti*. Où se trouvait-il ? Aucun emplacement ne paraît mieux convenir à ce genre de construction que l'axe même de la progression vers le temple. Mais alors on risque la superposition avec l'autel monumental et la statue d'Apollon. Comme on ne saurait fondre les trois monuments en un seul, dans l'état actuel de notre documentation, le problème reste entier. C'est d'autant plus regrettable que de sa résolution dépend largement la compréhension d'un certain nombre d'autres édifices plus ou

moins apparentés, tel le « tétrastyle » d'Assise, sur l'esplanade qui s'étend en contrebas du temple dit de Minerve, ou les autels monumentaux cantonnés de colonnes libres, comme celui du confluent à Lyon et celui du « Sanctuaire de la Fontaine » à Nîmes.

Ainsi, malgré des conditions de départ très favorables, puisque le sanctuaire apollinien du Palatin est l'un des sites romains les mieux représentés dans les textes et les inscriptions, malgré l'acquis récent d'un nouveau fragment planimétrique, il s'avère difficile, sinon impossible, de concilier des données qui demeurent décidément trop étrangères les unes aux autres. Un second cas rendra plus sensibles encore les problèmes posés par la manipulation d'éléments hétérogènes : on s'est autorisé naguère du fait que le temple de Jupiter Stator du Portique d'Octavie offrait sur la *Forma Urbis* l'aspect d'un péritère sans *posticum*, c'est-à-dire sans colonnade sur sa face postérieure, pour corriger le texte de Vitruve, qui le désignait comme un exemple de temple à colonnade périphérique. Cette modification audacieuse d'un développement qui a sa cohérence interne, au vu d'un document graphique plus jeune d'au moins 225 ans, est parfaitement abusive ; il convient de rendre à la notice du théoricien sa teneur première, et d'admettre qu'au cours de sa longue histoire le sanctuaire, construit en 146 av. J.-C., a pu changer de forme. La période la plus probable pour son remaniement nous paraît être celle où, sur l'ordre d'Auguste, le portique de Metellus fut entièrement reconstruit, et prit le nom de sa sœur Octavie.

Des quartiers entiers de la ville moderne retrouvent une identité « romaine » au sens républicain ou impérial du terme

Bornons là ces remarques, qui n'avaient d'autre but que de présenter quelques-uns des aspects d'une activité scientifique multiforme, dont on aura compris qu'elle reste très ouverte. La topographie romaine est assurément l'un des secteurs des étu-



Le revers d'un denier de 16 av. J.-C. représentant peut-être la statue de l'Apollon citharède située devant le temple du Palatin.

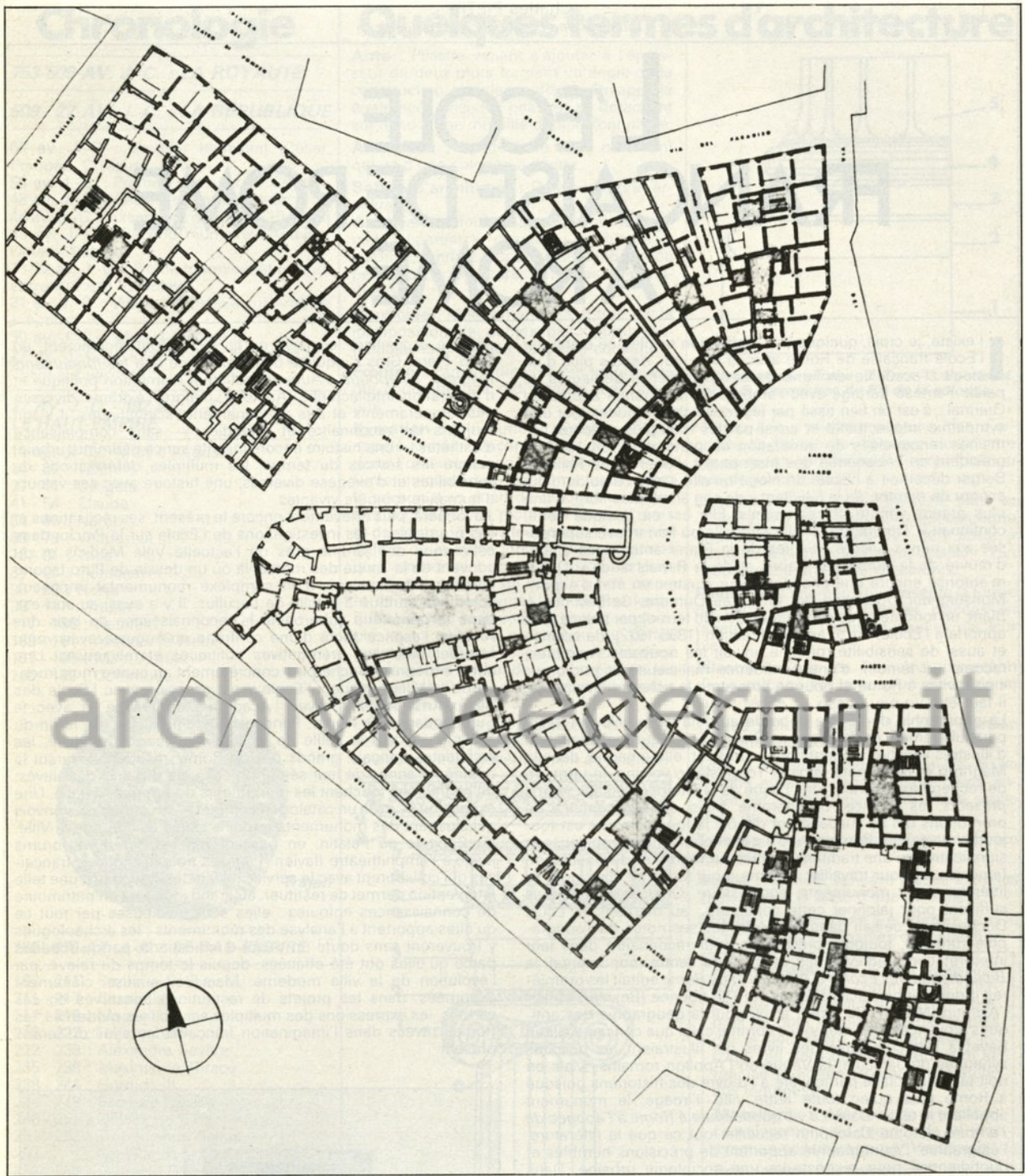
des antiques dont on est en droit d'attendre, au cours des prochaines années, le plus grand nombre de découvertes. Soulignons seulement pour conclure qu'elle présente un caractère éminemment moteur, puisque sa puissance d'incitation sur la recherche archéologique et historique se vérifie constamment. Et rappelons que son enseignement méthodologique tient en ceci, qui nous paraît plutôt encourageant : ce ne sont pas des « moyens lourds », ni la mise en œuvre de technologies sophistiquées qui ont permis jusqu'à présent l'élaboration des hypothèses les plus novatrices et l'acquisition des résultats les plus féconds ; l'approche artisanale mais rigoureuse des documents figurés, appuyée sur la maîtrise des dossiers textuels, nous réserve encore bien des surprises.

Enfin, cette entreprise de relecture globale des espaces et des constructions de la Rome antique, restitués autant que faire se peut dans leur évolution vivante, ne saurait laisser indifférent un public de plus en plus sensibilisé au problème des continuités historiques. La dimension temporelle revêt aujourd'hui, grâce à l'effort des topographes et des archéologues, une importance accrue, et le fait que des quartiers entiers retrouvent une identité « romaine », au sens républicain ou impérial du terme, n'est pas sans incidence sur leur appréhension quotidienne de la part des hommes qui y vivent, et de ceux qui ont la charge de leur préservation. Certes, l'urbanisme rémanent de certaines zones présente une évidence tellement massive qu'il est inutile d'y insister. Les rues situées entre Campo dei Fiori et Piazza di Grotta Pinta ont à cet égard une sorte de valeur emblématique : elles reproduisent le mouvement même de l'immense *cavea* du théâtre de Pompée, la mémoire de la ville s'avérant en l'occurrence plus fidèle que celle de ses habitants, puisque certains « antiquaires » du XVI^e s., et non des moindres, ne savaient plus exactement où localiser ce qui fut — et demeure dans le tissu urbain — le plus vaste édifice théâtral du monde romain. Et chacun connaît la Piazza Navona, qui conserve la forme — et parfois la fonction ! — du stade agonal, ainsi que le Palazzo Massimo, l'une des œuvres maîtresses de Baldassare Peruzzi, dont la façade curviligne du Corso Vittorio Emanuele II suit fidèlement les fondations de l'Odéon de Domitien. Mais d'autres fantômes émergent de l'oubli où ils s'étaient engourdis pendant de longs siècles, et il n'est pas sans intérêt de savoir

Bibliographie

- G. Lugli, *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae pertinentes*, 7 volumes parus, Rome, 1952-1969.
 G. Carettoni, A.M. Colini, L. Cozza, G. Gatti, *La pianta marmorea di Roma antica*, Rome, 1960.
 F. Coarelli, *Il tempio di Bellona*, dans *Bull. Com.*, 80, 1965-67 (1968), p. 37-72.
 F. Coarelli, *La Porta trionfale e la via dei trionfi*, dans *DdA*, 2, 1968, p. 55-103.
 F. Coarelli, *Il tempio di Diana « in Circo Flaminio » e alcuni problemi connessi*, dans *DdA*, 2, 1968, p. 191-209.
 F. Coarelli, *Le tyrannocône du Capitole et la mort de Tiberius Gracchus*, dans *MEFRA*, 81, 1969, p. 137-160.
 P. Zanker, *Forum Romanum. Die Neugestaltung durch Augustus*, Rome, 1972.
 P. Gros, *Hermodoros et Vitruve*, dans *MEFRA*, 85, 1973, p. 137-161.
 B. Olinde, *Porticus Octaviae in Circo Flaminio*, Rome, 1974.
 F. Zevi, *L'identificazione del tempio di Marte « in Circo » e altre osservazioni*, dans *Mélanges J. Heurgon*, Rome, EFR, 1976, p. 1047-1066.
 Cl. Nicolet, *Le temple des Nymphes et les distributions frumentaires à Rome à l'époque républicaine d'après les découvertes récentes*, dans *CRAI*, 1976, p. 29-51.

- P. Gros, *Les premières générations d'architectes hellénistiques à Rome*, dans *Mélanges J. Heurgon*, Rome, EFR, 1976, p. 387-410.
 P. Gros, *Aurea Templa. Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste*, Rome, BEFAR 231, 1976.
 F. Coarelli, *Il Campo Marzio occidentale. Storia e topografia*, dans *MEFRA*, 89, 1977, p. 807-846.
 G. Gatti, *Il teatro e la cerypta di Balbo in Roma*, dans *MEFRA*, 91, 1979, p. 237-313.
 F. Coarelli, *Roma. Guide archeologiche Laterza*, Rome-Bari, 1980.
 Aut. Var. *Il « tempio di Romolo » al Foro Romano*, dans *Quaderni dell'Istituto di storia dell'architettura*, 26, 1980, fascicules 157-162.
 E. Rodriguez-Almeida, *Forma Urbis Marmorea. Aggiornamento generale 1980*, Rome, 1981.
 F. Coarelli, *L'Area sacra di Largo Argentina I*, Rome, 1981, *Topografia e storia*, p. 11-82.
 E. Rodriguez-Almeida, *Di Virgilio e Marziale, a proposito del nome « Alta Semita »*, dans *Bull. Com.*, 87, 1980-81 (1982), p. 75 sq.
 H. Lauter, *Zwei Bemerkungen zur Basilica Julia*, dans *RM*, 79, 1982, p. 447-451.
 Aut. Var. *Città e architettura nella Roma imperiale*, supplément X aux *Analecta Romana Instituti Danici*, Rome, 1983.
 F. Coarelli, *Il Foro Romano - I. Periodo arcaico*, Rome, 1983.



L’empreinte du théâtre de Pompée dans l’urbanisme de la Rome médiévale et renaissante : l’étonnante lisibilité du tissu archéologique, qui survit, après la disparition presque complète des vestiges monumentaux, dans l’organisation rémanente des îlots d’habitation, s’explique par de complexes raisons historiques ; elle impose des devoirs particuliers aux responsables du « centro storico ».

que la petite église de San Salvatore in Campo et l’îlot adjacent sont implantés sur un temple « grec » de Mars, construit sur l’ordre de Brutus Callaicus en 132 av. J.-C., que l’émminence où s’élève le Palazzo Cenci recouvre sans doute une partie des ruines de l’amphithéâtre de Statilius Taurus, le premier qui ait été construit dans l’*Urbs*, plus d’un siècle avant le Colisée, que le Palais de la Chancellerie occupe l’emplacement de la *Stabula Factionis Prasinæ*, l’une des plus vastes écuries de chevaux de

courses, dont le terrain d’entraînement des bords du Tibre, le *Trigarium*, a été identifié à peu de distance vers l’ouest, etc. Certes, la présence du plus lointain passé dans le paysage urbain le plus actuel n’est pas un privilège exclusif de Rome, et bien d’autres cités d’Italie et de France gardent dans leur trame des souvenirs du même ordre. Mais il n’en est aucune où l’enjeu historique de cette quête inlassable des vestiges topographiques et toponymiques soit aussi important qu’à Rome.